Note de lecture

Martin THIBODEAU, *Hegel et la tragédie grecque*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. *Æsthetica*, 2011, 246 pages

MARIE-ANDRÉE RICARD

Le rapport de la pensée hégélienne à la tragédie, grecque en particulier, est si intime que Glockner et d'autres commentateurs tels Hyppolite à sa suite qualifièrent cette pensée de pantragique (Thibodeau 117). Cette appellation mettait en relief, d'une part, la constance avec laquelle Hegel s'est penché sur ce thème depuis ses écrits de jeunesse et, d'autre part, le caractère central que revêt la négativité dans sa pensée, autrement dit, la place qu'y occupent les scissions, les oppositions, les conflits, toutes choses qui sont aussi, par définition, au cœur de la tragédie. Malgré tout, c'était à se demander s'il n'était pas plus juste de parler d'un *panlogisme*, tant il est vrai que toutes les négations se résolvent dans une affirmation plus rationnelle, supérieure, au sein du système. Et c'est bien sur un tel triomphe de la « justice », sur le dépassement, en d'autres mots, des oppositions unilatérales et (idéalement) reconnues comme telles par les protagonistes que se clôt l'interprétation que livre Hegel de la tragédie de la vie éthique immédiate dans la *Phénoménologie de l'esprit*, en prenant notamment *Antigone* comme fil conducteur. Cette compréhension de ce drame de Sophocle comme la représentation par excellence du destin grec et du tragique en général se retrouvera du reste pratiquement inchangée dans les *Cours d'esthétique*.

La tragédie est-elle donc finalement absorbée par et dans le rationnel? Martin Thibodeau connaît bien ce débat traditionnel et ses enjeux, comme en témoigne la conclusion de son ouvrage où, au terme de quatre chapitres fournissant une présentation exhaustive, détaillée et chronologiquement ordonnée des propos hégéliens sur la tragédie¹, il passe en revue les principales critiques adressées à Hegel, particulièrement en regard de la catastrophe d'Auschwitz (cf. 229 sq.). Son objectif principal, qui ne s'exprime surtout que dans l'introduction et la conclusion de l'ouvrage, consiste pour ainsi dire à rouvrir ce débat, à justifier l'intérêt de la lecture hégélienne de la tragédie, en abordant cette lecture sous un angle nouveau. Cet angle, Thibodeau le détermine comme le projet philosophique postkantien, un projet auquel adhère selon lui l'ensemble des penseurs de cette époque et qui vise à répondre à la crise de la modernité, autrement dit, à surmonter les dualismes qui grèvent celle-ci. Bien qu'il note en passant le caractère « outre-tragique » (232) d'Auschwitz selon Lacoue-Labarthe, Thibodeau semble considérer que cette « réponse » recherchée par les postkantien est toujours pendante et que l'on doit dès lors encore s'intéresser à la tragédie. C'est ce que suggèrent les toutes dernières lignes de son livre :

Qu'en est-il de ce projet qui a été élaboré au seuil de l'idéalisme allemand et qui était censé permettre au monde occidental de mettre un terme à sa crise et de conjurer son destin? Si tel est le cas, quel est, quel peut être désormais le projet philosophique — si tant est qu'il doive et qu'il puisse encore en avoir un — pour ce monde, pour cette modernité qui, pour ainsi dire, n'en finit plus de finir, qui n'en finit plus de s'éterniser? (232)

Des commentateurs de renom comme Jacques Taminiaux (*La nostalgie de la Grèce à l'aube de l'idéalisme allemand*) ou encore Dominique Janicaud (*Hegel et le destin de la Grèce*) avaient déjà fait état de la relation étroite entre le problème de la modernité et le recours à la Grèce dans les textes à caractère *politico-religieux* du jeune Hegel. D'après eux, ce recours s'expliquait par une nostalgie, d'ailleurs ambiante à cette époque, qui, chez Hegel, disparaissait à

mesure que sa pensée se réalisait en un système. Son idéal de la Grèce fut alors relégué à un moment dépassé. Pour sa part, Martin Thibodeau rejette tout à fait la thèse de la nostalgie (29). Il soutient plutôt qu'à partir de l'essai sur le *Droit naturel* de 1802-1803, Hegel se libère de ses réflexions *théologiques* de jeunesse et s'inscrit désormais pleinement dans la mouvance du projet postkantien, ce qui lui permet cette fois de développer une conceptualité proprement philosophique du tragique. Thibodeau estime néanmoins que ce projet s'exprime déjà emblématiquement dans *Le plus ancien programme de l'idéalisme allemand*, un texte auquel le jeune Hegel a bien dû contribuer par ailleurs. Thibodeau consacre à ce fragment des pages intéressantes (20 *sq.* et 228 *sq.*), qui situent ce projet dans le sillage de la troisième critique kantienne et qui soulignent le caractère *politique* de ce dernier :

cette interrogation qui se développera autour de la Grèce et de sa tragédie sera un questionnement qui porte sur ce que l'on peut appeler le « destin » de la politique. [...] cette interrogation [...] est animée et portée par l'espoir qu'elle permettra de faire apparaître les concepts ou la conceptualité à partir de laquelle il deviendra possible d'engendrer les termes d'une « nouvelle » politique, d'un « nouveau » *bios politikos* qui permettra de résoudre la crise aiguë et profonde qui affecte le monde moderne occidental. Telle est la thèse que nous nous emploierons à développer dans le cours de cette étude. (29)

Cette conceptualité qu'il juge nouvelle, Thibodeau se fait fort de montrer que Hegel l'a gagnée au cours du tournant qu'a pris sa réflexion à Iéna. Sa thèse est que cette conceptualité a permis d'engendrer les termes d'une « nouvelle » politique. Or, si son ouvrage a le mérite d'analyser minutieusement l'ensemble des propos hégéliens sur la tragédie, il ne me semble cependant pas exposer avec toute la clarté voulue cette politique. Ce qu'il faut entendre par politique ici me paraît même admettre deux acceptions différentes. Il s'agit tantôt de ce qui a trait aux actions conscientes des individus et à leurs interactions, tantôt au « conflit fondamental de la vie et de l'existence humaine » (226). Dans quel sens ce conflit fondamental pourrait-il être qualifié de politique?

Dans ce qui va suivre, je n'aborderai pas les détails de cette reconstruction de la pensée hégélienne de la tragédie, laquelle offrira une aide précieuse pour s'initier à ce thème ou pour en obtenir une vue d'ensemble. Je ne soulèverai que deux problèmes qui découlent, selon moi, de la tendance pour ainsi dire déflationniste de Thibodeau à restreindre l'horizon de la tragédie au premier sens du politique esquissé ci-dessus, au détriment de l'horizon métaphysique, substantiel ou encore religieux qui affleure dans le second sens.

Premièrement, comme mentionné plus haut, Thibodeau affirme que l'essai sur le *Droit naturel* représente un tournant postkantien dans l'évolution de la pensée hégélienne sur la tragédie. De façon décisive, Hegel y aurait abandonné « la conceptualité que lui avaient inspirée ses méditations théologiques et ses discussions avec Hölderlin » (75), pour ébaucher une « conception de l'éthique et de la politique qui contient des éléments permettant d'envisager une alternative aux conceptions modernes du droit naturel » (77), conceptions dont les dichotomies sont mises au jour par Hegel. Il est indéniable que par rapport à *l'Esprit du christianisme et son destin*, le vocabulaire a changé, et que le contenu est directement lié à la vie éthique cette fois. Il y est question de la « tragédie de la vie éthique » que Hegel interprète à la lumière des *Euménides* d'Eschyle, où la question de la justice vient à l'avant-plan. Le conflit n'est donc plus, comme dans *l'Esprit du christianisme et son destin*, celui de l'opposition entre la morale judaïque et l'amour prôné par Jésus. Cette dernière opposition possède certes une dimension théologique, mais l'y réduire, comme le fait Thibodeau, serait limitatif à mon sens, et aurait en outre pour effet de négliger les deux acquis durables qu'on trouve dans ce texte de jeunesse pour la conception hégélienne ultérieure du tragique.

Le premier acquis de *l'Esprit du christianisme et son destin* renvoie au thème d'une justice tragique. Hegel s'efforce en effet de distinguer le destin du châtement exogène qui attend

le criminel, le pécheur ou encore un personnage comme Macbeth, même si les deux semblent identiques. Contrairement au châtement, le destin procède d'une opposition *immanente* à la vie, opposition qui s'avère donc susceptible d'être réconciliée, malgré la culpabilité ou encore la souffrance qu'implique toute opposition de ce genre (Hegel identifie ici notoirement la culpabilité et la souffrance, une idée qu'il reprendra dans la *Phénoménologie de l'esprit*). C'est donc manifestement cette issue de la tragédie, cette réconciliation qui compte avant tout pour Hegel, déjà à cette époque (*cf.* 221). Le second acquis repose sur une critique du message de Jésus et surtout du christianisme naissant comme étant unilatéralement abstraits du politique et comme reconduisant, par le fait même, le destin judaïque de la scission.

Thibodeau me semble en somme minimiser la signification de l'*Esprit du christianisme et son destin*. La mention du politique ci-dessus nous mène du reste au second point qui m'apparaît discutable dans son interprétation. On voit d'après ce qui vient d'être dit que s'il doit y avoir dépassement du destin, réunification de la vie, cela nécessite pour Hegel la prise en compte autant de la dimension du politique que de la vie absolue, autant de l'ici-bas que de l'au-delà, autant du particulier que de cet universel que défendent abusivement (et innocemment) le héros tragique, Jésus ou même Socrate. La présentation ultérieure de la tragédie de la vie éthique immédiate comme l'opposition entre deux lois, la loi divine et la loi de la Cité, ne fait au fond que réactualiser cette idée qui pointe dès la critique du christianisme. Or, s'il ne faut pas séparer les deux dimensions, la lecture de Thibodeau me semble quant à elle privilégier celle de « l'ici-bas », tendre, en d'autres mots, à assimiler l'universel au politique. Cela ressort d'une double manière.

D'une part, sa lecture relève en général la présence, dans l'interprétation hégélienne de la tragédie, de certains éléments propres à l'action en tant que telle, comme l'intention de l'acteur

(cf. 70)², sa décision, ses motivations (cf. 198), ainsi que le caractère dit « normatif », c'est-à-dire « autonome et libre » (72) de l'action. Ce caractère normatif est défini plus loin comme ce qui assure et explicite « les normes d'un monde complexe donné » (186), et c'est cette tâche qui échoit, selon Thibodeau, à l'artiste grec³. Le problème, me semble-t-il, est que ces éléments sont trop subjectifs pour pouvoir cerner entièrement la spécificité de l'action tragique, à savoir son caractère pathique, l'arrière-plan substantiel (religieux ou métaphysique, justement) dans lequel elle évolue (au moins jusque dans certaines pièces de Shakespeare) et, enfin, la curieuse ambivalence du chœur. La survalorisation de ces éléments subjectifs par Thibodeau explique peut-être pourquoi tout se passe, dans le dernier chapitre de l'ouvrage, comme si le poète tragique grec ne se distinguait plus du philosophe que par le médium sensible qu'il utilise pour exprimer sa conscience de soi. Ce point de vue disons intellectualiste vaudrait peut-être pour Euripide, mais pas pour Sophocle ni à fortiori pour Eschyle, et il risquerait de remettre en question la fidélité de Hegel à la tragédie.

D'autre part, cette lecture me semble oblitérer le fait que, si l'on se fie à la *Phénoménologie de l'esprit* du moins, ce ne sont ni le destin tragique ni même l'action qui fournissent finalement les moyens de la réconciliation de la communauté, mais le pardon moral (ou chrétien) et le savoir philosophique. Or, ceux-ci requièrent une élévation de l'individu au rang de sujet, qui n'est pas encore advenue dans l'univers tragique grec et qui est peu conciliable avec la figure d'un acteur régi par son pathos, voire avec la figure de l'artiste.

Pour être tout à fait convaincante, la lecture politisante de Thibodeau devrait donc à mon sens faire voir comment le destin tragique peut désormais intégrer la subjectivité et la morale. Quoi qu'il en soit, cette interprétation est certainement en mesure d'alimenter un débat qui ne

touche pas seulement à la manière dont on devrait actualiser la pensée de Hegel, mais aussi à ce dont notre monde déchiré a besoin, comme il est rappelé avec justesse au terme de l'ouvrage.

Notes

1. Le livre contient quatre chapitres : le premier porte sur l'*Esprit du christianisme et son destin*, le second, sur l'essai sur le *Droit naturel*, le troisième, sur la *Phénoménologie de l'esprit* et le quatrième, enfin, sur les *Cours d'esthétique*.
2. En général, Hegel est très critique à l'égard de l'intention, laquelle ne joue d'ailleurs aucun rôle ici, pas même dans le conflit opposant Jésus au peuple juif.
3. De manière intéressante, Thibodeau relie ici le fameux thème de la mort de l'art à la perte de cette normativité par l'art romantique.